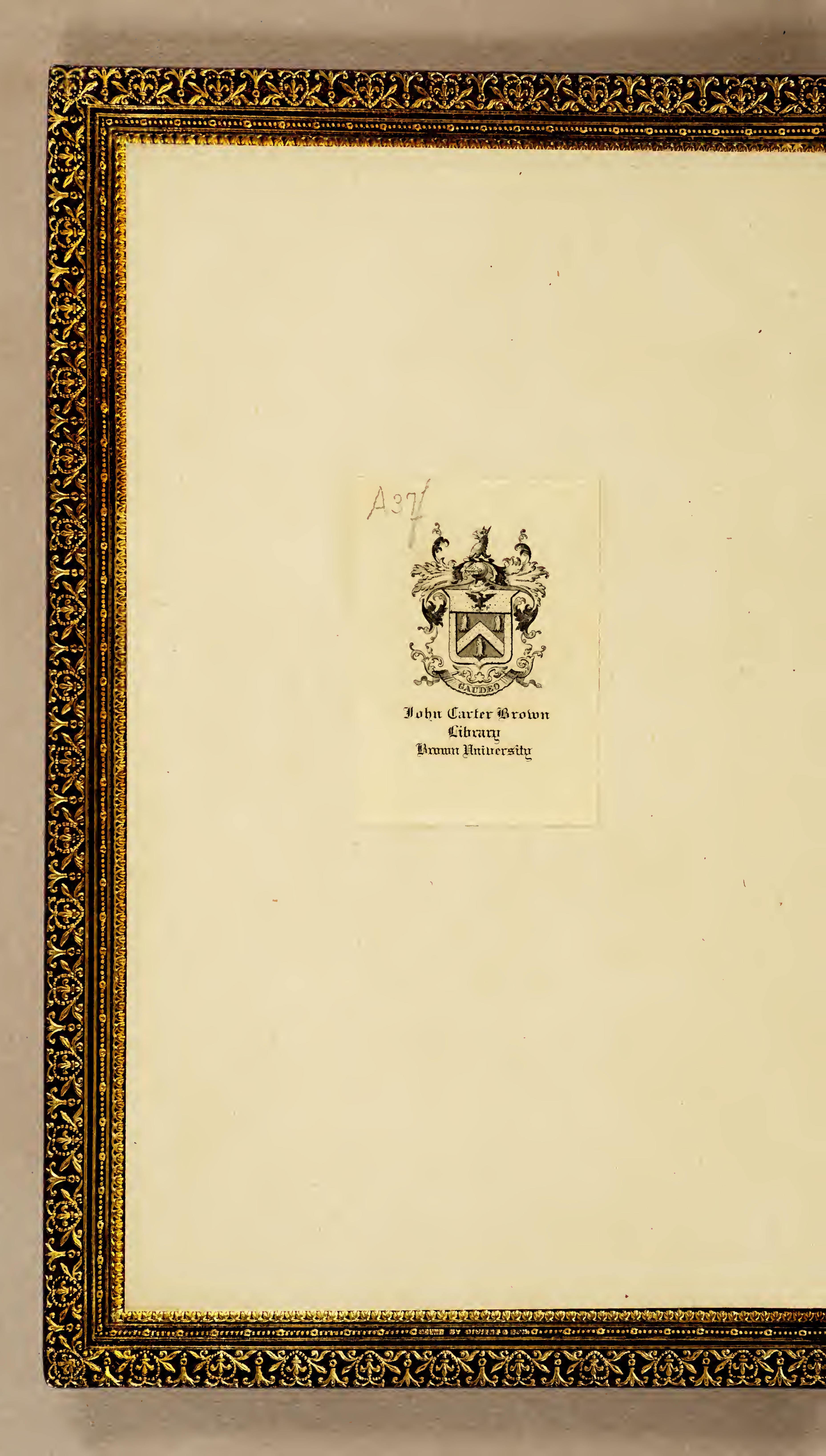
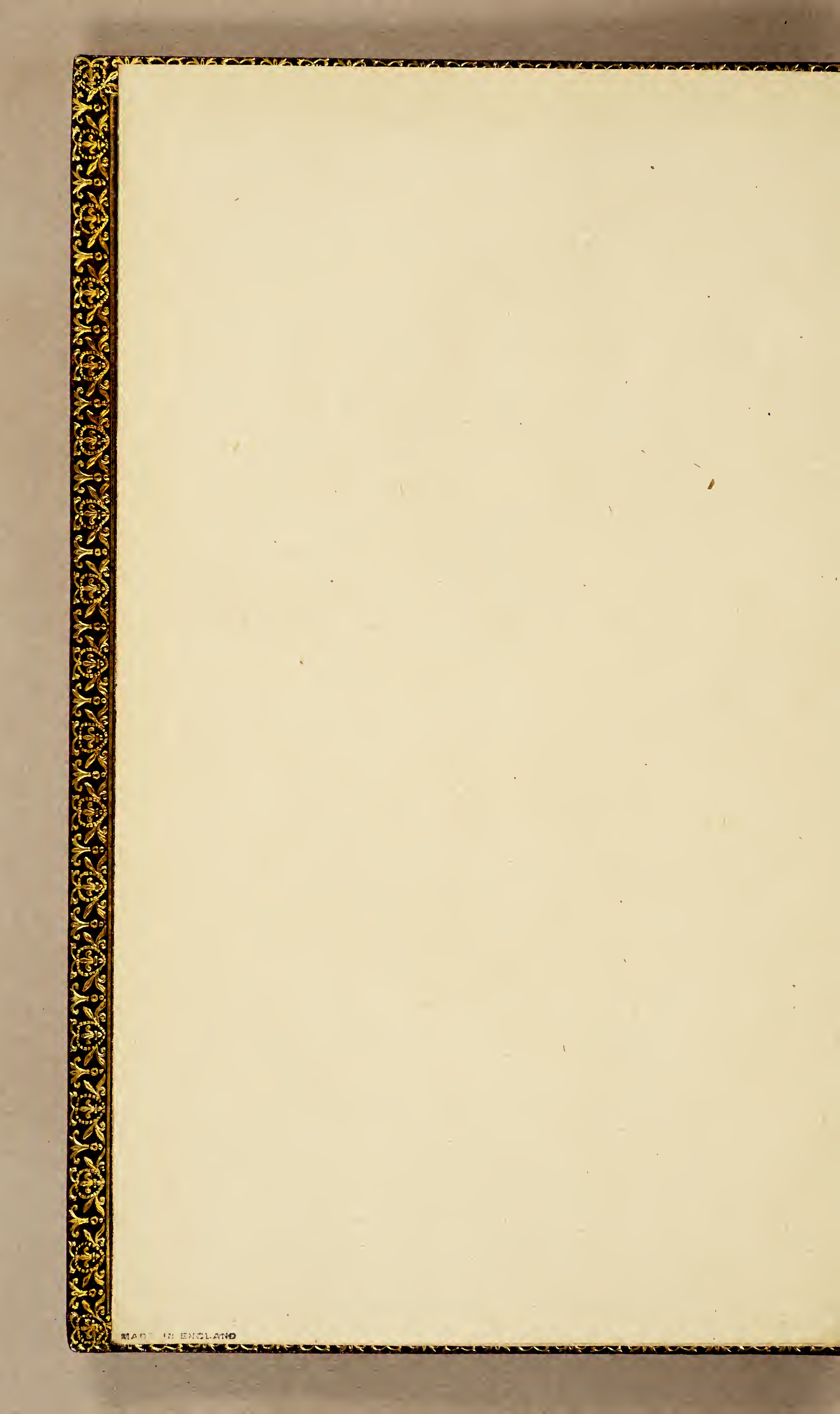
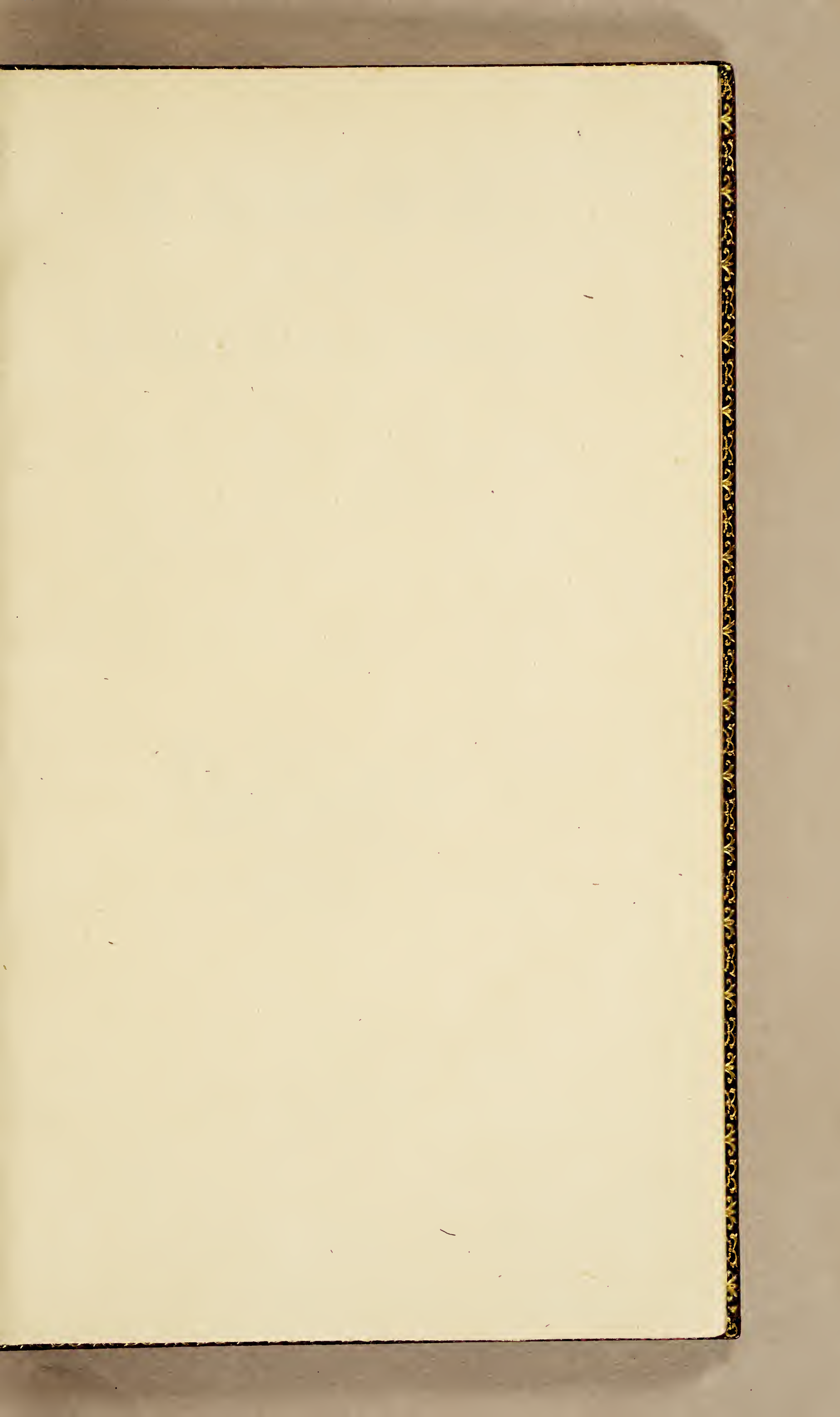
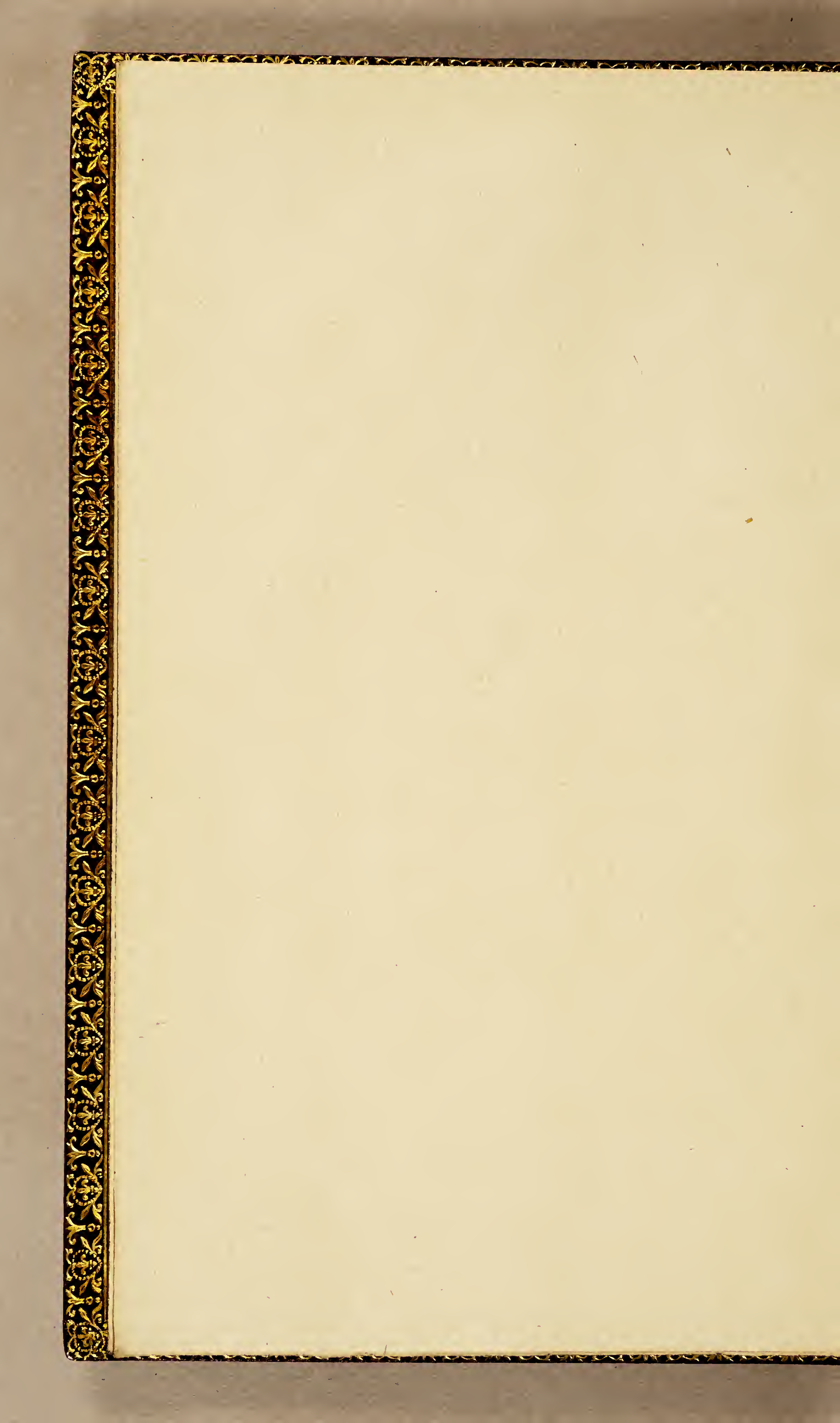



A37
GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University

th


IN ENGLAND





ÉLOGE
DE
D'ESTAING,
PAR L. C.

Aut spoliis ego jam raptis laudabor opimis,
Aut læto insigni : sorti pater æquus utrique est;
Tolle minus fatus, medium procedit in æquos,
Frigidus arcadibus coït in præcordia sanguis.

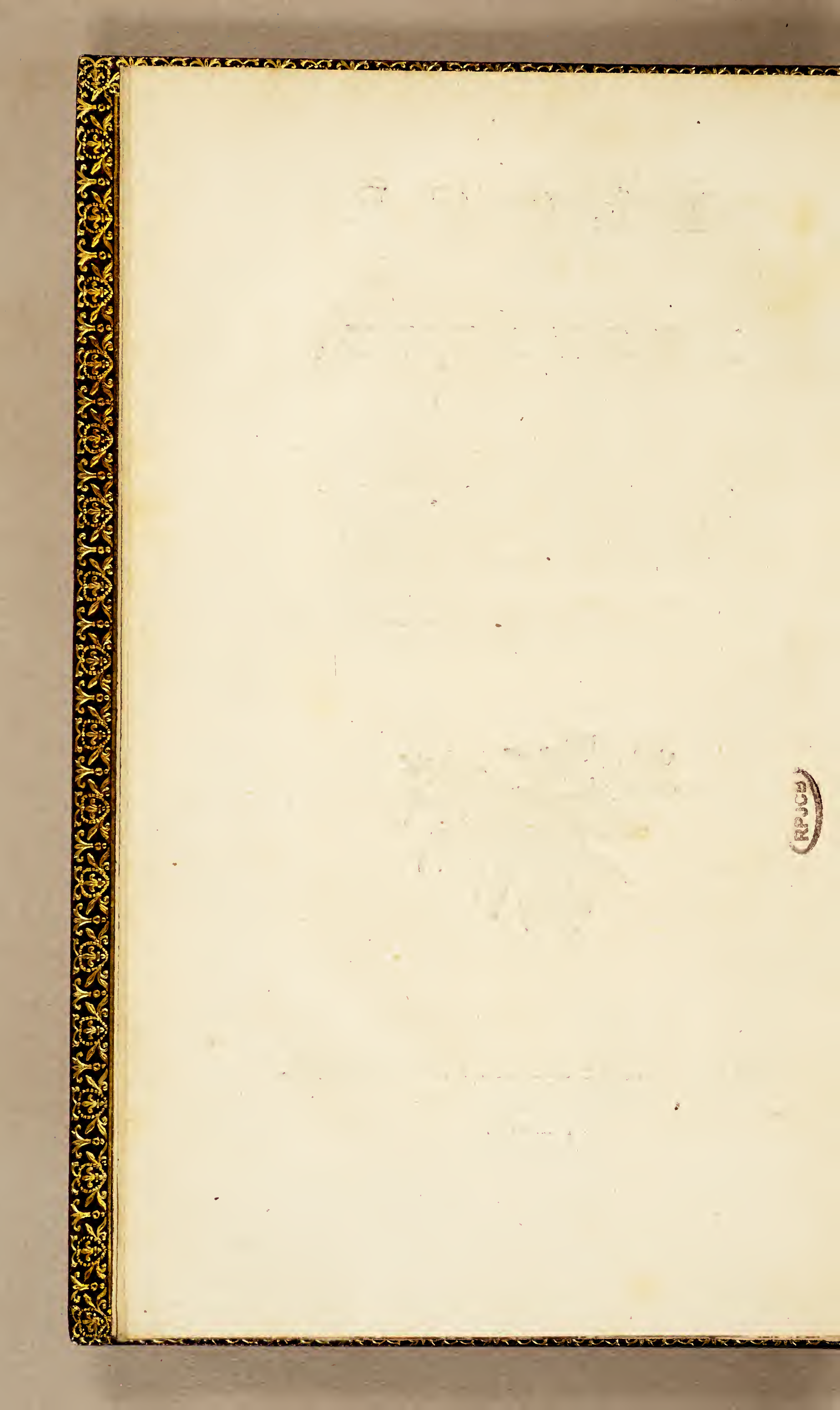
VIRGIL. Æneïd.



A NEUCHATEL,

DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1784.


RPJCB



ÉLOGE
DE
D'ESTAING.

LA Valeur dans tous les ſiècles a reçu des hommages, quelques Peuples lui ont élevé des Autels, d'autres lui ont offert des Couronnes, nulle part elle n'a reſté dans l'oubli. En prenant l'Hiſtoire de tous les âges, je vois toutes les bouches s'ouvrir pour publier les actions des Grands Hommes; je vois toutes les mains occupées à leur élever des trophées. Dans les camps, les Vainqueurs ſont élevés ſur des trônes de gazon; dans les Villes, ils ſont portés ſur des chars de triomphe; partout

tout on chante leurs victoires. Et tandis que le Peuple orne leur front de lauriers, les Orateurs & les Poètes emploient leurs plumes & leurs talens à transmettre leurs actions à la postérité.

Ne connaîtrions-nous plus aujourd'hui le mérite, ou lui refuserions-nous les éloges qu'on lui accorda toujours ? Lorsque D'ESTAING fait trembler nos ennemis & les soumet à ses Lois, demeurerions-nous tous dans l'admiration ? Personne n'interromprait-il ce silence pour publier son courage & raconter ses exploits ?

Sans avoir les talens de ces Grands Hommes qui louèrent dignement les Héros, l'honneur de leurs siècles, j'aspire à les égaler dans l'amour des vertus ; le respect dont je suis pénétré pour l'Homme de la France, l'emporte sur ma faiblesse & la timidité de mon âge; je dois à mon cœur & à mes sentimens de louer celui qui n'est digne que de louanges. D'ailleurs je

je n'ai point beſoin de couleurs étrangères pour embellir mon tableau ; le portrait porte tout ſon éclat avec lui-même ; le nom ſeul de D'ESTAING préſente tout ce qu'on peut dire.

J'atteſte ici la Patrie que je ne dirai rien qui bleſſe la vérité ; le menſonge ne ſouillera jamais mes écrits ; la flatterie ne corrompra jamais mon ame. O D'ESTAING ! ce n'eſt pas en te louant que je commencerai l'apprentiſſage de la baſſeſſe & du vice ; tu n'as pas beſoin qu'on te donne des vertus, & ma main ne cueillit jamais une fleur que le mérite ne l'eût fait éclore.

Si je loue, ô GRAND ROI ! celui qui mérita ta confiance, je prétends en cela rendre des hommages à la juſtice de ton choix ; tu lui accordas ton eſtime ; cet honneur ſuffit à ta gloire. Si je raconte ſes hauts faits, je prétends ſatisfaire tes déſirs, digne Héritier du trône & des

vertus

vertus d'Henri le Grand ; ton ame ne ſera pas moins ſenſible que la ſienne, & tu applaudiras aux louanges de D'ESTAING, comme il applaudiſſait à celles de SULLY.

On a cru, & avec raiſon, ne pouvoir mieux faire l'éloge des deux plus Grands Guerriers que nous fournit l'Hiſtoire, qu'en donnant à l'un le nom de Grand, & à l'autre celui de Brave. Sans vouloir élever D'ESTAING au-deſſus des Alexandres & du plus grand de nos Rois, réuniſſant ces deux titres de grandeur & de bravoure, je donnerai aujourd'hui au Vainqueur des Anglais, ce qu'on partagea autrefois entre celui qui, par la force de ſes armées, ſoumit l'Univers entier, & celui qui ne parvint au Trône de ſes Pères que par une route que lui fraya ſa valeur. Oui, D'ESTAING fut brave, il fut grand ; brave dans les combats grand après les victoires ; c'eſt ce qu'ont dit les Soldats ; c'eſt ce qu'ont répété les Nations,

Nations étrangères ; c'eſt ce que confirment ſes Ennemis vaincus.

C'eſt ce que lui ſeul ignore ; mais n'en ſoyons pas ſurpris, ſon front eſt trop grand pour être orgueilleux ; s'il oublie ſes actions, c'eſt digne de lui ; mais il eſt digne de nous de les rappeler. Le vrai mérite n'apperçoit pas ſon éclat, il cherche même à le cacher ; mais la juſtice & la reconnaiſſance ſe font un devoir, en l'expoſant au grand jour, de fixer ſur lui les regards qu'il mérite contre ſes volontés. Pour ſeconder les ſentimens des vrais Français, pour exprimer ce que prouveront ſes actions, je l'appellerai déſormais LE BRAVE ET LE GRAND D'ESTAING.

MALGRÉ la valeur de LOUIS XV, malgré le courage Français, les ſentimens du Monarque trahis, le héroïſme de la Nation vendu ou enchaîné, la France gémiſſait dans l'opprobre, & les

Royaumes

Royaumes étrangers ne reconnaiſſaient plus ce Peuple que les ſiècles paſſés louaient ſi éloquemment. Nos Ennemis avaient pris nos Villes, ravagé nos Campagnes, mis en fuite nos Armées, répandu notre ſang, tout était dans le deuil; ils inſultaient à nos malheurs, nous regardaient comme leurs eſclaves : une fois ſeulement, la préſence de notre Prince leur prouva ce que pouvaient les Français ; mais nous n'étions pas moins chargés de chaînes, & un Peuple de Courtiſans adulateurs ne nous les rendaient que plus peſantes.

Louis XVI, inſtruit de ce que la flatterie dérobait à la connaiſſance de ſon aïeul, ſuccède à un Roi, ſur les cendres duquel nous gémirions ſans ceſſe, ſi ſes vertus réunies dans ſon petit-fils ne le faiſaient vivre encore.

Sur le même Trône montent avec lui les ſentimens & l'honneur français. La

joie

joie commune prévoyait notre bonheur ; il veut s'inſtruire par lui-même ; c'eſt ce qui nous rétablit dans notre premier état. Nos ennemis veulent profiter de ſon âge ; ils ne ſavaient pas que le mérite quelquefois précédait le nombre des années ; leurs Députés ſont ſurpris ; l'Angleterre eſt étonnée de la ſageſſe & de la majeſté de ſes réponſes. Cependant, orgueilleuſe de ſes premiers ſuccès, elle oſe s'en promettre de nouveau ; elle viole les Traités, porte la hardieſſe juſqu'à inſulter nos Pavillons.

Louis XVI aime ſes Sujets ; il eſt le Père de ſon Peuple ; ſon cœur paternel regrette le ſang de ſes enfans ; mais l'honneur de ſa Couronne, la gloire de l'Etat, exigent de réprimer l'inſolence de ſes Ennemis, & de remettre les choſes dans leur état primitif, en leur apprenant que nous avions été leur Maître, & que nous pouvions l'être encore ; mais ils

étaient

étaient devenus formidables : exercés dans les métier de la Guerre, enhardis par des avantages réitérés, il fallait un homme qui sût rappeler nos malheurs & les réparer. La France le possédait, le Monarque sut le distinguer. D'ESTAING voyait avec plaisir renaître le courage français, quoiqu'enseveli dans le silence. LOUIS XVI connaissait son cœur & ses sentimens; il l'honora de sa confiance. D'ESTAING se montra digne du choix de son Prince; d'abord instruit de ses desseins, bientôt il exécuta ses volontés.

La Capitale se réjouit de son départ; nos Ports célèbrent son arrivée; les Soldats se félicitent de leur Chef; déjà nos Vaisseaux s'éloignent du rivage; nos Ennemis rabattent de leur fierté, tremblent, & ont raison de craindre. O Anglais superbe, quelle peut être la cause de ta crainte? Ne reconnais-tu pas en lui un de tes anciens Prisonniers?

Supérieur en forces, pourquoi ne le charges-tu encore de tes chaînes? Tu n'as pas perdu de ton courage; le ſien n'a point augmenté; c'eſt toujours le même D'ESTAING. La ſeule différence de ce qu'il fut jadis, à ce qu'il eſt maintenant, c'eſt qu'il commande aujourd'hui : ah! tu le ſais : ce n'eſt pas à la force de tes armes que tu dois une conquête ſi honorable, mais à une divinité monſtrueuſe, qui ne t'eſt malheureuſement que trop propice. Si tu déſires quelque ſuccès pour remplir tes déſirs, cherche à te la rendre encore favorable; c'eſt le ſeul moyen qui te peut réuſſir, & qui eſt bien digne de toi. Offre donc à la trahiſon tes ſacrifices. Mais..... crois..... ne ſéjourne nulle part pour lui immoler tes victimes. C'eſt ce que lui dicte la prudence; il eſt docile à ſa voix, il fuit.

D'ESTAING pourrait le joindre, il pourrait même le vaincre; mais il mé-

prise une victoire qui n'aurait pu nous rendre heureux. Il aurait vaincu ; mais un Peuple qui le désirait lui aurait reproché ses succès. Il aurait vaincu ; mais nos Colonies indigentes, mais le Commerce n'auraient pu applaudir à sa conquête. Il aurait détruit une partie de nos ennemis ; mais la misère qui régnait dans plusieurs parties de l'Etat, y aurait exercé des rigueurs plus cruelles encore, & aurait peut-être reculé les bornes de son empire jusques dans ses climats, d'où elle est bannie depuis long-temps. Ses intérêts lui offraient des lauriers que sa valeur aurait pu cueillir ; mais ce n'est pas lui, c'est nous qu'il recherche dans ses actions ; il préfère ce qui est plus utile à l'Etat, à ce qui pourrait être plus glorieux pour lui-même.

C'est à ces traits qu'on reconnaît cette bravoure & ce vrai courage que la nature donne rarement, & qu'elle-même admire en

en ceux à qui elle accorda un don ſi précieux. Il eſt ſouvent aiſé de triompher d'un ennemi ; mais il eſt toujours difficile de triompher de ſoi - même. Alexandre fut le Conquérant de toute la terre; mais il fut toujours l'eſclave de ſon ambition. Scipion vainquit Annibal , mais il ne vainquit jamais ſon orgueil. L'égoïſme eſt un vice qu'on déteſte chez les autres, mais qu'on voit toujours avec plaiſir en ſoi. Nous exigeons qu'on aie des égards pour nos intérêts , mais nous ſacrifions ſans ménagement à notre avantage les intérêts des autres. D'ESTAING, orné des vertus les plus rares , ſe diſtinguera par une vertu plus rare encore; il ſe préſervera d'une contagion commune, & le torrent qui voudrait l'entraîner vers ſes ſemblables, ſaiſi de reſpect , remontera vers ſa ſource. Il ſemble qu'il n'exiſte que pour ſes Concitoyens ; il veut nous rendre heureux , même aux dépens de ſon

bonheur;

bonheur; il veut conſerver ſes forces pour garantir les uns & ſecourir les autres; il trouve dans ſa bravoure, une bravoure ſupérieure à elle-même, & le même courage qui triomphe des autres, fait triompher de lui. Il ne fallait que faire fuir l'ennemi. L'ennemi fuit, & D'ESTAING vole vers ſa deſtinée. Le Ciel propice enfle ſes voiles; ſes vaiſſeaux fendent avec ardeur les vagues irritées. Il parcourt l'étendue des mers, & déjà il a balayé cette vaſte région des pirates qui la couvraient depuis long-temps. Attendu avec impatience chez un Peuple indigent de conſeil; ſans répandre le ſang Français, ſans expoſer des jours qui nous ſont chers, combien par ſes leçons ne remporta-t-il pas de victoires ſur nos ennemis! combien ne mina-t-il pas leurs forces! Il me ſemble être encore au milieu de Rome floriſſante, & entendre dans le Sénat le Vainqueur de Carthage prononcer contre

cette Ville rebelle ; il me ſemble le voir au milieu des camps exhorter ſes troupes au combat. A ſes diſcours, il me ſemble les voir, ces intrépides Guerriers, agiter leurs armes d'impatience, demander l'ennemi, & voler à la victoire. Notre Héros harangue ces nouveaux Romains, & déjà je vois les plaines couvertes de cadavres ; déjà je vois des Villes aſſiégées ; le boulet part, & avec lui le Soldat ; l'un renverſe les remparts, l'autre pénètre juſqu'au ſein des Villes, charge les habitans de chaînes, ſort de l'eſclavage, & y met ſes tyrans. L'étendard vainqueur flotte au gré des vents ; le Conquérant ſatisfait, voit avec plaiſir la palme dans ſes mains, admire ſa conquête, & annonce la liberté. Toujours favoriſés du DIEU de la guerre, toujours ils ont de nouveaux avantages. Quelques-uns, il eſt vrai, frappés du glaive, tombent & meurent ; mais bientôt remplacés, le meurtrier ne ſurvit pas à la victime.

Quelquefois

Quelquefois cependant, inveſtis par des forces ſi ſupérieures, ils ne peuvent prétendre à la victoire; ils ne peuvent même que mourir; ils meurent, mais leur mort eſt glorieuſe. Ils combattent, dis-je, vaillamment, lorſque les autres attacheraient leur bonheur à pouvoir ſe ſoumettre; ſe défendent lors même qu'ils n'ont plus de force.... Cependant environnés de toute part, ils ne peuvent échapper à leur Vainqueur, qui s'applaudit de ſa conquête. Lorſque ceux-ci, par un excès de courage, trouvent dans leur bravoure une mort moins cruelle que celle qu'on leur prépare, ce qui devait détruire leurs ennemis, devient la cauſe de leur propre deſtruction; ils quittent leur bord, & plus intrépides encore que ce fameux Romain qui brûla une main qui l'avait mal ſervi, ils portent le feu dans l'endroit le plus combuſtible. Il prend, & le même éclat dérobe aux yeux des Anglais le vaiſſeau

&

& ceux qui le défendaient. Confus, leurs yeux étonnés se cherchent mutuellement; ils admirent dans le silence, parent le vent, se retirent, & encore dans l'admiration, ils deviennent la conquête du même Peuple qu'ils n'osent imiter, partout où les Bostoniens sont vainqueurs, où ils n'ont pas à rougir de leur défaite. Mais n'en soyons pas surpris, Mars les protège; c'est D'ESTAING qui les conseille.

Après avoir fait naître en eux, ou échauffé l'esprit de la guerre, notre Héros quitte cette Contrée; ses vaisseaux disparaissent aux yeux des habitans, mais il demeure tout entier dans leur cœur.

Les Américains occupent les Anglais; D'ESTAING rétablit le Commerce. Les bâtimens se croisent; la même mer pousse, chasse, retient les vaisseaux qui s'éloignent & ceux qui reviennent; bientôt elle est couverte de trésors qu'il escorte & qu'il

défend; bientôt nos Ports ſont utilement ouverts à tous les Etrangers, & voit réunir dans ſon ſein les richeſſes du Sud aux magaſins du Nord; bientôt on apperçoit pluſieurs Villes flottantes, où tour à tour différens Peuples enrichis les uns par les autres, reçoivent, apportent, attendent. Si nos ennemis veulent interrompre ſes deſſeins, en voulant ravir à nos Villes ou à nos Colonies les ſecours qu'il leur procure, ils deviennent eux-mêmes leurs richeſſes. Mais.... ne nous amuſons point à raconter des priſes qu'il dédaigna ; il ne voulut point s'arrêter pour les faire. Ne nous arrêtons point pour les raconter. Ce n'eſt qu'en paſſant qu'il les fit ; ce n'eſt qu'en paſſant qu'il faut les rappeler. Il tient la mer..... l'ennemi le ſait, & cette idée ſeule défend nos forts, garantit nos rivages, met le trouble ſur cette même mer, en fait régner la paix ſur terre. Neptune l'admire, & Cérès le

voit

voit avec plaiſir. Villes que nos ennemis s'étaient déjà promiſes , vous floriſſez encore , encore vous compoſez notre Empire. Provinces qu'ils avaient déjà ravagées dans leurs penſées, que leurs déſirs voyaient déjà rougies de ſang, vous avez encore recueilli vos moiſſons; encore vos habitans récompenſés de leurs ſueurs, ſe réjouiſſent dans l'eſpoir d'une nouvelle. Places nouvellement fortifiées, leurs projets vous voyaient déjà trembler ; leurs deſſeins vous avaient déjà démolies. Vainqueur idéal , tu ne voyais que nos armées; pourquoi ne penſais-tu à leur Chef? Tu te ſerais épargné bien des peines, & tu n'aurais pas la douleur de voir évanouir tes eſpérances fantaſtiques. Ces ſeuls avantages que D'ESTAING procure à la France , ſuffiraient pour illuſtrer une autre vie que la ſienne. Pour lui, ce n'eſt que le premier pas de ſa courſe.

Le Commerce ayant réparé ſes per-

tes, l'abondance ayant ſuccédé à la détreſſe, lorſque D'ESTAING eut ſemé par-tout les richeſſes, & avec elles le bonheur ; tandis que les Citoyens, ſenſibles à ſes ſoins, gravaient dans leur cœur le ſouvenir de ſes bienfaits, & que l'Amérique, de concert avec l'Europe, béniſſaient ſon nom, & lui rendaient un tribut de reconnaiſſance, tranquille ſur le ſort actuel de ſes Compatriotes, moins ſatisfait encore à la vue de ſon ouvrage qu'à l'aſpect du bonheur qui en découle, ſon courage, qui juſques alors n'avait combattu que contre lui-même, ſe tourne vers ſes Ennemis, vole à leur rencontre, les attaque & les combat.

Sainte-Lucie eſt le premier théatre de ſa bravoure ; au ſouvenir de cette journée, ſes Rivaux triomphent peut-être ; peut-être les jaloux de ſa gloire la croient-ils enſevelie dans cette contrée ; tout au plus elle l'eſt dans leur idée, mais non

pas

pas dans l'esprit des Grands Hommes. D'ESTAING eût-il été vaincu ; les Généraux les plus fameux ont été défaits, & leur défaite n'a rien diminué de leur mérite. Annibal me paraît aussi grand à Zama qu'à Cannes ; Marius sur les ruines de Carthage, qu'au milieu des Gaules, & Condé à Namur, que dans les Plaines de Lens. D'ESTAING ne fut pas Vainqueur, il est vrai, mais il ne fut pas vaincu, & c'est ce qui ajoute à sa bravoure. Turenne est plus admirable à mes yeux lorsque, sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'Officiers, il court à la défense du Pont de Gergeau, & tient ferme contre une Armée entière ; lorsqu'à Blaneau, avec une poignée de Soldats, il arrête un peuple ennemi, qui ne peut lui refuser ses louanges ; ou lorsqu'au combat d'Eintzin, avec peu de Troupes, il attaque & détruit toutes les forces de l'Allemagne, que lorsqu'il soumet,

met, avec des armes au moins égales, les Villes les plus formidables de la Flandre. Lequel, parmi les Rivaux de D'ESTAING, aurait ſu comme lui rendre inutile tout l'avantage des Ennemis? Lequel, parmi eux, trahi & livré, aurait ſu comme lui échapper à la trahiſon & aux fers? Un autre courage que le ſien aurait été abattu; mais ſon ame eſt toujours égale, au milieu des malheurs comme au ſein de la proſpérité; il ne fait que changer de vertus lorſque la fortune change de face. Heureux ſans orgueil, malheureux avec dignité, il ſera auſſi admirable à Sainte-Lucie, qu'il le ſera à la Grenade.... Il remonte ſes vaiſſeaux; bien loin de fuir, il ſe préſente à l'ennemi, lui offre le combat, celui-ci le refuſe; il ne fut donc pas vaincu: ſes deſſeins trahis, ſes projets contrariés ou peu ſecondés, le privèrent ſeulement de la victoire.

C'eſt là, ô D'ESTAING! le ſort des

Grands

Grands Hommes : le mérite fait toujours des jaloux ; mais bientôt ils rougiront de la bassesse de leur cœur. Ceux qui ne peuvent souffrir ton élévation, seront obligés d'y consentir. Bientôt ils joindront leur voix à la voix publique, ne pouvant se réjouir de tes fautes : les fleches qu'on a décochées, ont été lancées par des bras trop faibles pour faire quelque brèche à ta gloire. Tes rares qualités ont fait naître l'envie, & ces mêmes qualités la feront mourir.

Privé de secours, dépourvu de vivres, il ne lui reste que son courage ; & c'est ce courage seul qui ranime ses Soldats mourans, qui fait trembler ses ennemis, & le fait craindre même au milieu de ses malheurs.

Il a appris aux Anglais qu'il était invincible ; il va bientôt apprendre à ses Rivaux qu'il sait vaincre lorsqu'il n'est pas trahi.

Il me ſemble le voir, le glaive à la main, à la tête de ſes Armées, fondre ſur la Grenade, paſſer au milieu des éclairs homicides, qui ſemblent reſpecter ſes jours.... Déploie toute ta rage, Peuple, excite tes Troupes, malgré toi la Grenade ſera ſoumiſe à nos Lois. Au milieu des bombes qui tonnent, qui tombent de toute part, D'ESTAING arrive le premier ſur les remparts : il force, diſſipe, renverſe, détruit tout ce qui traverſe l'effort de ſes Soldats. Mille Héros guerriers, écumans de fureur, entraînés par l'exemple de leur Chef, expoſent avec plaiſir leurs jours à tous les feux ennemis; & malgré l'orage qui gronde, ils vont dans la mêlée chercher les lauriers ſanglans que leur valeur déſire.... L'effroi ſe répand dans la Ville; le Peuple, les Chefs ſe troublent, nos Cohortes s'avancent la flamme & le fer à la main; c'en eſt fait, au milieu de ces murs éperdus j'entends

tends un ſignal pour ſe rendre; ils mettent bas les armes, le feu ceſſe, ils ſont tous rendus.... Mais que vois-je ! ce Peuple accoutumé à violer ſes ſermens, veut eſſayer de briſer ſes chaînes à la vue d'une Flotte qui vole à ſon ſecours. D'ESTAING ne ſe trouble point; obligé de combattre à la fois ſur terre & ſur mer, ſoumet d'abord à ſon joug la Grenade rebelle; court, monte ſon vaiſſeau, arrête la ligue ennemie, pare ſes feux, lui fait eſſuyer les ſiens; les autres vaiſſeaux ſe raſſemblent, l'Ennemi ne peut réſiſter, prend la fuite & débarque. Sont-ce là ces intrépides Guerriers qui voulaient donner des Lois à tout l'Univers? Jadis ils venaient juſques dans nos Ports; maintenant ils fuient juſques dans les leurs. Ceſſe donc de t'énorgueillir, Peuple audacieux, de ces avantages que tu as acheté, mais que tu n'as jamais remporté; apprends encore aujourd'hui que nos armes

mes ſeront victorieuſes, lorſque nous pourrons nous en ſervir ; apprends que tu porteras nos chaînes, lorſque la trahiſon ne s'en ſervira pas pour nous enchaîner nous-mêmes.... Fuis.... vas apprendre ſur terre, que tu as été vaincu ſur mer ; & nos vaiſſeaux victorieux, promenant ſur l'onde, vont apprendre à cet élément qu'il a changé de Maître.

D'ESTAING n'eût-il pour lui que cette fameuſe journée, ne ſuffirait-elle pas pour lui accorder une place parmi les Héros de la France ? Dans la priſe de la Grenade, dans la fuite des Anglais, qui oſerait méconnaître cette hardieſſe, non point vaine & imprudente, qui cherche le danger pour le danger même, mais cette hardieſſe ſage & éclairée, qui, ſans tenter les choſes impoſſibles, fait entreprendre les difficiles ; cette hardieſſe déſireuſe de mourir dans la victoire en rempliſſant ſes devoirs, plutôt que de ſurvivre à des

malheurs

malheurs qui ne proviendraient que d'une honteuſe lâcheté : c'eſt ce même courage qui dans un autre temps emploie ſes mains guerrières à clouer ſur ſon vaiſſeau le Pavillon Français, & à placer à ſes côtés la mort, prête à frapper ſans diſtinction celui qui ne l'approcherait que pour le livrer à l'ennemi. C'eſt ce courage qui conſerva à SAVANAH ſa vie & celle de ſes Soldats : ſans lui il n'en eût pas reſté un ſeul qui eût pu venir nous raconter leurs malheurs ; tandis qu'avec lui, ils ſont preſque tous retournés dans leur contrée, annoncer à leur femme & à leurs enfans que le bouclier de D'ESTAING avait paré tous les traits réunis de la trahiſon & des ennemis, & que ſa bravoure leur avait fait trouver la vie, même entre les bras de la mort.

C'eſt ce courage qui, avec une poignée de Soldats & deux vaiſſeaux, ſoumit à la France, Marlboroug, Cahors,

Groës,

Groës, Mocomoco, Ypoupaly, Caytone, Sablar, Bantaar & la Haye. Ce courage, qui dans la pourſuite des ennemis mépriſa ces chaleurs vives & brûlantes qui avaient terraſſé, détruit les Soldats les plus vigoureux de ſon armée; ce courage qui, peu déconcerté de voir briſer ſes bateaux aux pieds du Fort qu'il veut ſoumettre, ſe jette à la nage, fend les lames irritées; & avec le peu qui avait échappé au danger, vole s'emparer de la conquête, la confie à des mains fidelles, pourſuit ceux qui après l'avoir défendue l'avaient abandonnée, & les ramène chargés de chaînes; ce courage, que l'ennemi a toujours craint, & dont il a toujours été la victime; ce courage, que toujours la France a admiré, & qui ſera à jamais gravé dans ſon ſouvenir. C'eſt cette bravoure, d'autant plus digne de nos hommages, qu'elle emprunte ſon éclat d'une grandeur d'ame qui fut toujours

jours le principe & la fin de ſes actions.

Le Guerrier déſireux de ſignaler ſon courage, eſt le fléau de l'Etat; mais celui qui ſait à propos ſe livrer à ſon ardeur & l'enchaîner, fait la gloire & le bonheur de la Nation. Si D'ESTAING ne ſe fût montré que Brave, je ceindrais ſon front de lauriers, & le mettrais au rang des Manlius & des Céſars; mais ſi la bravoure de ſon cœur lui a mérité une place parmi les Héros Romains, la grandeur de ſon ame le met au-deſſus d'eux.

Je ne vois dans les premiers que des meurtriers orgueilleux qui égorgent leurs ſemblables pour reculer les bornes de leur Empire; des ames ſanguinaires, qui ne veulent cimenter leurs trophées que du ſang des humains, & qui n'apperçoivent dans leurs ennemis que des victimes qu'ils doivent immoler à leur ambition.

D'ESTAING, dans les ennemis même de l'État, reconnaît ſes ſemblables; il n'eſt

n'eſt point jaloux de leur vie, il n'eſt que fâché de leur audace ; & le même inſtant qui les voit ſoumis à ſon Maître, leur donne une place dans ſon cœur. Avec quelle aménité ne traite-t-il pas ſes ennemis vaincus ! Il leur fait trouver plus de douceur ſous les chaînes de la France, qu'ils n'en avaient goûté au ſein de leur Patrie. Ce n'eſt pas la paſſion, il eſt vrai, c'eſt ſon devoir qui le fait agir : dans l'action même, il n'oublie point qu'il eſt homme, & que rien d'humain ne lui eſt étranger ; il voudrait attaquer ſans nuire, & ſe défendre ſans offenſer.

Que de fléaux ne ſuivaient pas ordinairement ces premiers Guerriers vainqueurs ! Devant eux marchaient le carnage, la mort ; & ſi le ſort des armes leur était favorable, les Provinces ſaccagées, les Habitans paſſés au fil de l'épée, les femmes déshonorées, toutes les Lois violées, prouvaient à la fois la barbarie

&

& la corruption de leur cœur. Que ſont devenues ces Villes floriſſantes ? Elles ne ſont plus. A peine trouverait-on Carthage au milieu de Carthage même.

D'ESTAING victorieux de la Grenade, profitera-t-il des avantages du Vainqueur? Ne punira-t-il pas ces fiers ennemis de leur orgueil & de leur animoſité? Non, il n'eſtime point ſes victoires par le nombre des malheureux qu'il accablerait, ou des morts qu'il laiſſerait ſur le champ de bataille ; ſa paſſion eſt de plaire à ſon Roi. Son Roi n'a point un cœur inhumain; il ne veut que ſoumettre ſes ennemis. D'ESTAING a-t-il rempli ces projets? Il croit n'avoir plus aucun pouvoir. On ne verra point des Soldats effrénés égorger les enfans ſous les yeux de leur père; on n'immolera plus entre les bras des mères les tendres fruits de leurs entrailles. D'ESTAING gémit de ces maux néceſſaires que la guerre traîne après elle : com-

ment pourrait-il les prolonger, lorſqu'il eſt en ſon pouvoir d'y mettre fin ?

Avec quelle fureur les Céſars n'auraient-ils pas puni un Peuple qui ſe ſerait révolté ſous les yeux de ſon Vainqueur.

D'ESTAING ſoumet la Grenade. Elle ſe révolte, il ſe contente de la ſoumettre encore. Combien de malheureux ſacrifiés à l'ambition des premiers ! Des enfans, des épouſes avaient tous les jours à pleurer un père, un époux qu'un homme orgueilleux avait immolé à ſa gloire.

Pour D'ESTAING, quel Soldat a-t-il ſacrifié à ſon intérêt particulier ? Eſt-il une goutte de ſang inutilement répandue qui crie vengeance contre lui ? — Quelles brillantes fêtes, pour célébrer le triomphe des Généraux Romains ! Gracchus exigea des hommages de la Nation pour laquelle il venait de combattre. Toutes les Villes à ſon paſſage furent forcées de célébrer ſes exploits. On vit le Vainqueur de

Numidie

Numidie entrer dans la Capitale, avec une magnificence qui insultait au malheur des infortunés vaincus ; on vit attaché à son char un peuple d'esclaves qui traînait après lui son Roi chargé de chaînes.

D'ESTAING fuit jusqu'aux acclamations populaires ; il semble rougir de ses victoires ; l'oubli de ses hauts faits nous a fait douter souvent si c'était lui qui se trompait ou la renommée. Il change son nom, cache à nos Villes son arrivée ; & si le hasard nous le fait connaître, lorsque la reconnaissance le cherche, sa modestie nous le ravit.

La passion la plus basse & la plus indigne d'une grande ame, la jalousie, a presque toujours maîtrisé les Héros Romains. Marius jaloux de la réputation de Métellus, cherche à le perdre. Les victoires de César font ombrage à Pompée, & rompent les tendres nœuds qui les unissaient.

D'ESTAING parle ſans ceſſe des autres, & jamais de lui. S'il eſt forcé de raconter ſes victoires, on peut dire de ce Grand Homme, ce qu'on diſait de Turenne, qu'il n'oublie aucune circonſtance, ſi ce n'eſt que c'eſt lui qui les a remportées.

Parmi ces hommes mêmes, que les Généraux ordinairement ne voient qu'avec mépris, & dont la naiſſance ſemble déprécier les ſervices, combien ont été honorés de ſes faveurs ! Ses yeux étaient toujours ouverts pour appercevoir leur valeur, ſa juſtice toujours prête à la récompenſer ; & ſi la mort avide de leur ſang les frappait au milieu des combats, leur famille perdait un chef, mais elle gagnait en changeant de ſoutien ; les richeſſes du Vaincu devenaient preſque toujours celles du Vainqueur.

D'ESTAING ne veut que l'honneur du ſuccès ; il trouve dans le plaiſir qu'il a de bien faire, la récompenſe d'avoir bien

fait.

fait. Quelle brillante fortune ne pouvait-il pas se procurer à la tête des forces de la France? Ne pouvait-il pas, à l'exemple de tant d'autres, vendre des batailles, & mettre à prix la vie de ses Soldats? L'Angleterre lui offre ses trésors; pourquoi n'immole-t-il pas à son bonheur ces victimes que tant d'autres lui ont sacrifiées?

Quoi! D'ESTAING trahir & son Prince & sa Patrie!..... D'ESTAING vendre la vie de ses Soldats!... cimenter un vil avantage du sang précieux de ses compatriotes! Ce ne serait plus D'ESTAING; son nom, autant que sa fidélité, bannissent la crainte de ces indignes procédés. Non, perfides ennemis, vos trésors ne corrompront jamais l'ame de notre Chef; elle est trop grande pour être susceptible de pareils crimes; les richesses ne sont rien aux côtés de ses devoirs. Ne crois pas qu'à l'ombre de la fortune, il te

voie

voie froidement égorger ces braves Soldats armés pour l'honneur de la France & la conſervation de ſes jours. Ces temps malheureux ſe ſont écoulés, & puiſſent-ils ne jamais plus reparoître. Son cœur a été trop attendri, lorſque l'Hiſtoire a mis ſous ſes yeux un vil intérêt. Retenir le bras d'un Chef armé pour la défenſe & la gloire de ſa Patrie ! Il a trop gémi, lorſqu'il a vu des plaines rougies du ſang de ſes compatriotes expirans ſous le glaive d'un ennemi qui avait acheté le pouvoir de les égorger. Pardonne, ô D'ESTAING, ces triſtes ſouvenirs. Je croirais outrager tes ſentimens, ſi je diſais ſeulement que tu n'augmenteras jamais le nombre de ces monſtres qui n'ont que trop dépeuplé les Royaumes, & déshonoré leurs noms.

Quelle ame ! quel cœur ! quels ſentimens ! que de qualités réunies dans un ſeul homme !....... Mais, ferait-ce un enthouſiaſme, ou le déſir de parler de

D'ESTAING,

d'Estaing, qui me ferait trouver en lui autant de vertus? Mon esprit cherche-t-il à se peindre un objet parfait, ou existe-t-il réellement dans l'univers? Oui, il existe, & tu as le bonheur, ô France, de le posséder. Toujours j'entends parler de lui, & jamais je n'en entends dire que de grandes choses.

Vous les avez connues ces grandes qualités, ô vous Peuple allié & fidelle! & toi Prince illustre, rejeton de ces grands Rois qui ont toujours fait le bonheur d'un Peuple sensible & reconnaissant! Tu t'empresses de descendre de ton Trône pour voler à la rencontre de celui qui t'apporte ses hommages. Il vient honorer ton rare mérite, en mettant le sien à tes pieds, & tu renverses ses projets, tu t'opposes à ses désirs; lorsqu'il vient brûler de l'encens en ton honneur, tu cours le premier lui en offrir. Que j'aime à voir ces Grands Hommes s'oublier eux-mêmes,

&

& ſavoir diſtinguer les autres, ne pas ſe connaître, & ſi bien connaître leurs ſemblables !

D'ESTAING eſt confus de l'honneur que lui fait un des plus grands ROIS, & ce Roi généreux ne croit pas aſſez faire pour D'ESTAING. Il l'aſſocie aux Sujets les plus illuſtres de ſon Royaume, lui fait part de ſes richeſſes. D'ESTAING, qui ne venait que pour admirer, devient celui qu'on admire. Les Eſpagnols montrent, juſques dans leurs regards, le plaiſir qu'éprouve leur ame à l'aſpect d'une auſſi juſte récompenſe. Ils aiment à le voir entre les bras de leur Prince; ils déſireraient cependant pouvoir lui offrir à leur tour ce que dictent les plus vifs ſentimens d'admiration & de reconnaiſſance. A peine peuvent-ils contenter leurs déſirs, que tout retentit du nom de D'ESTAING, & répète les vœux qu'on forme pour lui. Le ROI voit avec plaiſir la juſtice de ſes

Sujets;

Sujets ; & ſi la majeſté du Trône lui impoſe ſilence, ſon cœur répète avec joie ce que prononcent mille bouches différentes.

Ce que je dis de D'ESTAING n'eſt donc pas l'ombre d'une imagination prévenue & enthouſiaſte. Nos voiſins nous félicitent de notre bonheur ; les Peuples éloignés voudraient nous le ravir ; nos Ennemis le craignent & l'admirent : ceux qui jouiſſent de l'avantage feraient-ils les ſeuls qui ne voudraient pas le reconnaître ? Deux Nations ſollicitent ſes conſeils ; il n'en eſt aucune qui ne déſirât les recevoir : pourquoi refuſerions-nous de les ſuivre ? Serions-nous fâchés de notre bonheur ? Nous ne pouvons que nous applaudir de ſes premières entrepriſes : pourquoi nous oppoſerions-nous à l'exécution de ſes projets ? Pars donc, ô D'ESTAING, vas les pourſuivre ces projets, vas mettre le comble à tes ſuccès.

Déjà

Déjà il a ébranlé ce Coloſſe audacieux ; déjà il a ſapé les fondemens de cet édifice ſuperbe ; bientôt nous allons nous réjouir de ſa chûte inattendue....... Non..... on arrête ſes coups, on déſarme ſon bras. Que de projets renverſés ! Ennemis trop heureux , nous te pardonnons la joie que tu manifeſtes. Tu échappes au glaive qui alloit t'immoler ; (c'eſt l'aveu que tu fais toi-même.) Que les Rois ſont malheureux , lorſque la jalouſie & l'ambition environnent leur trône ! Maîtres de l'Univers, pourquoi ne peuvent-ils ſonder les cœurs & en découvrir les ſecrets ? C'en eſt fait , la France ne pourra plus ſe ſervir de ſes forces; en vain enfantera-t-elle des Héros, la calomnie meurtrière nous ravira toujours les dons que nous accorde la bienfaiſante nature..... L'Ennemi épouvanté , vaincu , pourſuivi , terraſſé , n'a plus à recevoir que le dernier coup, & D'ESTAING ne

ne peut le porter. Sa valeur n'en murmurera point, parce qu'elle a toujours été ſubordonnée aux volontés de ſon Prince. Son ame s'en plaindroit, ſi elle étoit vaine & ambitieuſe; mais grande & ſoumiſe, elle jouira de la même paix, lorſqu'elle s'éloignera de l'Ennemi pour obéir à ſon Maître, comme lorſqu'elle le pourſuivait pour exécuter ſes ordres.

Admirable Cicinnatus, il quitte ſa retraite pour défendre l'Etat; il revient triomphant auprès de ſes Dieux pénates repoſer à l'ombre des lauriers, juſqu'à ce que la Patrie ait encore beſoin de ſes ſecours. Plaiſe au Ciel que ce ne ſoit pas pour enlever ſon Collegue des mains de l'Ennemi!.... O déſeſpoir! ma crainte ſe réaliſe; l'Angleterre ſort du néant où elle était rentrée. Un ſuccès d'autant plus glorieux, qui n'a point d'exemple, ranime ſon courage. Ce vaiſſeau, théatre de la bravoure de D'ESTAING, eſt pris;

celui

celui qui le défendait eſt fait priſonnier : eſt-ce un revers du ſort des armes ? D'ESTAING, eſt-il quelqu'excuſe ?..... Tu ne le condamneras pas.... Que voulais-tu qu'il fît, pourſuivi d'un auſſi grand nombre d'Ennemis ? Qu'il mourût, nous dirais-tu, illuſtre Romain. Mais peut-être ne pouvait-il pas mourir... Soyons équitables dans nos jugemens comme nous le ſommes dans nos éloges ; le portrait que j'ai entrepris n'a pas beſoin de nuages.

Nous n'avons cependant pas moins à gémir ſur le mauvais ſuccès de nos armes; nos malheurs n'en ſont pas moins réels.

D'ESTAING l'apprend cette nouvelle déplorable ; l'intérêt qu'il prend à l'honneur de la France l'en inſtruit le premier. Il refuſe d'abord de le croire ; bientôt il n'en peut plus douter : au bruit de cet accident funeſte, il ſe plaint d'avoir autant vécu. Je comptais, dit-il, ſur le triomphe de la France.... Elle eſt défaite.

défaite. Oui, D'ESTAING, ce Royaume que tu avais illuſtré, eſt retombé dans l'opprobre d'où tu l'avais ſorti..... Son ame alarmée cherche dans la retraite ces victimes qu'il avait promiſes à ſa valeur; ſon ame déſeſpérée croit être dans ces lieux témoins de notre infortune; ſon courage impatient croit immoler ceux qui nous ont vaincu. O D'ESTAING, ce ne ſont que des fantômes qui trompent ta valeur, qui ne ſervent à diſtraire ton cœur de la douleur qui le dévore, que pour le replonger dans une douleur plus vive encore. Vas apprendre à ces nouveaux Carthaginois, que s'il exiſte dans Carthage un Annibal capable de vaincre Flaminius, on trouvera dans Rome un Scipion qui ſaura vaincre Annibal. Pars, c'eſt la volonté de ton Prince, & les déſirs ardens de tes Compatriotes.

Nos vœux ſont couronnés; la gloire de notre Héros s'eſt faite jour au travers

des

des plus noires calomnies. D'ESTAING paraît ce qu'il eſt aux yeux de ſon Maître. Approche, ami de la Patrie, ton Roi n'a jamais douté de ta fidélité; ſa complaiſance ſeule a tiré de tes mains un glaive qu'elle avait juſtement placé. Si la calomnie & la trahiſon te l'ont enlevé, la juſtice te le rend. C'eſt ton Maître, mais ton ami, qui en arme ton bras. Il ne t'explique point ſes déſirs, ce ſont les tiens. Il ne t'intime point ſes ordres, il te donne ſon pouvoir. Une main royale, héritière des vertus de la maiſon d'Autriche; une Princeſſe digne de faire le bonheur d'un Roi qui fait celui de ſon Peuple, décore ſa tête d'un attribut guerrier. Quel aiguillon pour ſon courage, s'il avait beſoin d'être excité!

Nos Villes, avec une nouvelle joie, célèbrent encore ſon paſſage. Épriſes de ces ſentimens qu'inſpire la vue d'un objet chéri qu'on leur avait enlevé, & qui leur eſt

eſt rendu, elles annoncent de nouveau leur Libérateur. En vain veut-il ſe dérober à leurs regards, il n'échappera point à leur vigilance. Des inſtrumens belliqueux annoncent ſon arrivée, les Citoyens lui ouvrent leurs bras, lui offrent des couronnes; & dans les tranſports de la joie de leur cœur, ne pouvant exprimer tous les ſentimens qu'ils éprouvent, ils demandent au Ciel des jours qui doivent procurer notre bonheur. Des Patriotes raſſemblés, préſentent à ſon mérite une eſpèce de trône. Des ordres inattendus du Prince interrompent cet hommage. Ce trône devient celui des volontés du Monarque; & en ſe mettant à ſes pieds, il prêche la ſupériorité du Maître & la ſoumiſſion du Sujet [1]. Autant de vertus ne font qu'exciter davantage le reſpect de ceux qui l'environnent. Des fêtes ſont

[1] Lors du paſſage de M. D'ESTAING à Bordeaux, dans la Salle du Commerce.

préparées.

préparées. Une Province joyeuſe du tréſor qu'elle poſſède, veut faire éclater ſa joie & annoncer ſon bonheur. D'ESTAING arrête ces projets. Il n'a pas perdu de vue les malheurs inévitables de la Guerre. Des Matelots ſacrifiés à la défenſe de la Patrie, laiſſeront des veuves, des enfans; il veut conſerver le prix de ces plaiſirs, pour diminuer la douleur de ces familles éplorées [1].

Soldats, c'eſt ſous un tel Père que vous allez combattre; ceux qui vous manifeſteront ſes volontés, ſont dignes de ſon choix. Peu attentif à la naiſſance, il ne conſidère que le mérite. Siècles heureux, vous verra-t-on renaître, aurons-nous encore le bonheur de voir tirer un Romain de la charrue pour le mettre à la tête des Armées ! Des préparatifs auſſi

[1] M. d'Eſtaing conjura MM. les Négocians de conſerver les dépenſes qu'ils voulaient faire pour dédommager les familles des Matelots qui périraient dans les combats.

heureux, annonçaient de grands succès. La France les espérait, l'Angleterre les a craints. Autrefois elle accordait la paix comme une faveur; aujourd'hui elle la sollicite comme le plus grand avantage. Autrefois elle exigeait, maintenant elle donne. Sans avoir combattu, ô D'ESTAING ! tu as remporté la plus belle des victoires. Ce n'est pas toujours la défaite d'une Armée qui prouve le mérite du Vainqueur, c'est la crainte qu'inspirent ses armes. Alexandre me paraît plus grand, lorsque je vois des Princes envoyés au-devant de lui demander des Lois, que lorsqu'il remporte les plus grandes Batailles. Et Coriolan mérite plus mon admiration, lorsqu'aux portes de Rome il reçoit ses excuses, que Berennus ne l'excite lorsqu'il brûle cette même Ville. Notre Héros, sans répandre le sang, a fait reconnaître sa supériorité; & la France, pour jouir de la paix, n'a eu qu'à montrer son D'ESTAING.

Français, félicitons-nous de l'honneur que D'ESTAING procure à la France. Jamais elle ne put le faire à plus juſte titre. Nous pouvons maintenant rappeler les règnes paſſés. Nous nous ſommes enfin fait connaître, & les Anglais ſe ſont montrés tels qu'ils ſont. On peut prononcer aujourd'hui ſur ce qui décida jadis des victoires.

Montrons-nous ſenſibles, rendons hommages à notre Libérateur. Un Prince étranger couronne ſes talens, couronnons ſes vertus. Notre Monarque ne tardera pas à récompenſer ſon mérite. Hâte-toi, ô D'ESTAING, de te rendre à nos déſirs. La France ne ſe contentera pas de t'admirer ; elle ſera reconnaiſſante. Satisfaite de tes ſervices, elle recevra les lauriers que tu lui apportes ; mais ſa main ne les recevra que pour en ceindre ton front.

Platon rendit graces à la Divinité, de ce que ſa naiſſance s'était rencontrée dans

le ſiècle de Socrate. Pour moi, à plus juſte raiſon, je remercie le Ciel de m'avoir donné l'être dans ces temps heureux que D'ESTAING a immortaliſés. Platon n'a vu que le Sage, & j'ai admiré le Sage & le Héros.

L'Oracle d'Apollon prononça que Socrate était le plus vertueux des mortels, & ſes Concitoyens le déclarèrent le plus coupable. Je dirai que D'ESTAING eſt le plus Brave & le plus Grand de ſon ſiècle; l'Europe applaudira à cet éloge; elle y ajoutera peut-être, mais n'en diminuera rien.

Si Socrate a eu des vertus, ſon orgueil obſcurcit leur mérite. D'ESTAING réunit les plus belles qualités, & ſa modeſtie en releve l'éclat.

C'eſt là, illuſtre Héros, l'idée que j'ai conçue de toi; j'ai dit ce que tu as fait: que ne puis-je dire tout ce que tu peux faire! Tes premiers jours ſont bien glo-

rieux ; cependant la perſpective de l'avenir ſurpaſſe encore l'éclat du paſſé.... Mais, pourquoi déſeſpérer de notre bonheur, lorſque nous ſommes ſur le point d'en jouir ?...... Tu n'es pas fait pour être enſeveli dans les ténèbres. Bientôt expoſé au grand jour, les yeux fixés ſur toi, apprendront encore mieux à te connaître, & mes regards attentifs recueilleront ſoigneuſement tes actions pour les tranſmettre à la poſtérité. Oui, je les dirai, j'eſpère, ces belles actions que nous avons droit d'attendre de toi ; & ma main plus hardie, mes couleurs mieux préparées, mon pinceau plus délicat, donneront un jour au Public un tableau plus digne de l'objet que j'ai faiblement ébauché.

Peut-être me condamnera-t-on de n'avoir pas parlé de tes Ancêtres ; mais je n'ai point prétendu te louer comme on loue les hommes ordinaires. Tu n'as pas beſoin de tes Aïeux pour mériter nos

hommages ;

hommages ; ta vie a aſſez d'éclat, ton portrait eſt aſſez beau par lui-même. J'inſcrirai ſeulement ſur le cadre de mon tableau, que les vertus de tes Pères ſe ſont réunies dans leur digne Deſcendant.

NON, jamais ſous les yeux de l'auguſte Cybelle,
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les Dieux mortels ;
Et jamais la Vertu n'a dans un ſiècle avare,
D'un plus riche parfum, ni d'un encens plus rare,
Vu fumer ſes Autels.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

FRANCE ! tandis que tes Armées,
De ſes yeux furent animées,
Mars n'oſa jamais les trahir ;
Et la Fortune permanente,
A ſon étoile dominante,
Fit toujours gloire d'obéir.

MAIS quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui,
Tes deſtins, jadis ſi propices,
S'exilèrent tous avec lui.

Un Dieu plus puiſſant que tes armes ;
Frappa de paniques alarmes
Tes plus intrépides Guerriers ;
Et ſur tes frontières funèbres ,
Tu ne vis que cyprès célèbres
Succéder à tous tes lauriers.

Vous rentrerez , monſtres perfides ,
Dans la foule où vous êtes nés.
Aux vengeances des Euménides
Vos jours ſeront abandonnés ;
Vous verrez , pour comble de rage ,
D'Estaing , après un long orage ,
Paraître en ſa première fleur ,
Et ſous une heureuſe Puiſſance ,
Jouir des droits que la naiſſance
Ajoute encore à ſa valeur.

FIN.

